

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

10 Janvier 2010

Jacques Valluis

Texte :

Tite 2, 11-14 : 3, 4-7

Prédication

Les épîtres dites « pastorales » n'ont pas souvent la faveur de nos prédications, et pourtant nous devrions en faire plus fréquemment un sujet de méditation.

Il s'agit des lettres de l'Apôtre Paul à l'adresse de Timothée et de Tite. Elles sont ainsi désignées car elles contiennent des directives à l'adresse de deux de ses proches pour l'organisation des communautés dont ils sont appelés à devenir les pasteurs. Paul y expose les qualités requises des ministres de l'Église et décrit les devoirs et responsabilités inhérents à leur charge.

Les Épîtres pastorales constituent un précieux dépôt : outre les enseignements dogmatiques qu'elles contiennent et les renseignements sur l'organisation initiale de l'Église, elles ont le privilège de nous livrer le cœur de la doctrine paulinienne.

Tite, très cher disciple de Paul, que l'apôtre désigne comme « son véritable enfant selon une commune foi », qui l'a accompagné à l'occasion de ses voyages et qui s'est vu souvent confier des missions très délicates - notamment pour mettre un terme à certains errements de communautés naissantes - fut le premier évêque de la Crète. La lettre de Paul à Tite rappelle à ce précieux collaborateur ses devoirs d'organisateur de l'Église et les obligations qui sont les siennes en qualité de pasteur des âmes, elle insiste chaque fois sur le fondement dogmatique de ces exigences. Ce sont précisément ces « fondamentaux » sur lesquels nous sommes invités à réfléchir et méditer à la suite des exhortations de l'Apôtre. Dans les quelques phrases qui nous sont ainsi livrées, c'est toute la théologie de la grâce, de la justification et du salut qui est ici toute entière rassemblée pour notre édification.

Quel est l'homme qui n'est pas en quête de sens pour sa vie ? C'est la question cruciale que l'on se pose aux moments clés de l'existence : naissance, maladie, mort.

Certes dans le « maelström » de nos activités ou dans le désert de nos errances sans but, nous avons souvent tendance à refouler ces questions existentielles, préférant en remettre l'examen au lendemain et nous laissant enivrer par le tourbillon des sollicitations de toutes natures qu'offrent nos sociétés. Livrons-nous à une petite expérience



édifiante : interrogeons notre conjoint, notre voisin, notre frère sur ce qu'est le salut. Si nous sommes gratifiés d'une réponse nous serons parfois surpris par les conceptions de nos contemporains sur le sujet, parfois déçus... parfois même consternés. Certes, notre propos n'est pas de prendre la mesure, souvent abyssale, de la vacuité de nos connaissances en ce domaine, car sans en faire une affaire de spécialistes qui dissertent savamment sur le sujet, il y a peut-être un minimum à savoir et surtout à vivre, pour ceux qui proclament Jésus Christ Seigneur et Sauveur de tous les hommes.

De même, s'agissant de la grâce, ce qui nous vient aussitôt à l'esprit quand on évoque ce terme, c'est le charme l'élégance, la légèreté, plus trivialement le coup de grâce, ou encore la grâce d'un condamné et loin derrière... la miséricorde divine...

Ces constats doivent nous inciter fermement à remettre enfin les choses à leur exacte place et à cesser de « marcher sur la tête ».

Il est donc impérieux que nous soyons au clair sur ce que certains désignent par « les gros mots de la foi ».

SUR LA GRACE

Revenons sur l'image d'un condamné qui bénéficie d'une grâce, elle va nous être d'un certain secours : voici un homme qui est au tréfonds du désespoir, enfermé dans une prison, condamné à perpétuité, ou pire dans l'attente d'une exécution capitale. Pour lui, plus d'espoir, plus de futur. Sa vie se résume à la désespérance à l'état pur.

Or soudain survient la nouvelle que l'on n'attendait plus : l'avocat a intercédé auprès des plus hautes autorités de l'État et par la force de sa parole, il a obtenu que celui qui n'attendait plus rien de la vie puisse recouvrer l'espoir, voire la liberté. Le voilà « élargi » à cause d'une parole, sauvé, libéré, guéri du poids des angoisses qui le taraudaient.

Il a, par sa condamnation et son enfermement pris la mesure de ses forfaits, il a eu tout loisir de méditer sur le mal qu'il a pu causer à autrui, et sur ses conséquences puisqu'il s'est trouvé retranché de la société des hommes. Et soudain, son isolement est miraculeusement brisé par l'intervention d'un tiers, d'un défenseur qui a su dire qu'il existe en tout homme une capacité de régénération, de rédemption.

A partir de cette image saisissante du relèvement d'un condamné essayons maintenant de comprendre, en quoi et pourquoi nous sommes « graciés » et comment le salut nous est offert.

Et d'abord, un constat : Dieu n'est vraiment pas rancunier !

Il pourrait se comporter en justicier implacable à l'égard de tous ceux qui violent, pillent, détruisent, broient, mettent à mal sa Création en jouant aux jeux pervers du « chacun pour soi, ou du tout pour moi » et en refusant et niant toute place possible au respect d'autrui, à la solidarité et à l'amour. Il n'en fait rien.

Avec une opiniâtreté déconcertante et sans se départir d'une constance et d'une patience incompréhensibles il donne au travers des âges des signes tangibles et visibles de son indestructible amour, comme un Père le fait pour des enfants seraient-ils les pires ingrats.

Il établit un rapport personnel entre Lui-même et les hommes, il les regarde avec bienveillance, faveur et bonté, en toutes circonstances, il témoigne à leur égard de ses bonnes dispositions.

Il est à l'initiative de cette relation privilégiée, toute empreinte de tendresse et de générosité. Ainsi, a-t-il aimé le peuple d'Israël et l'a-t-il choisi sans aucun mérite particulier de sa part.

L'Écriture Sainte nous apprend et nous rappelle que l'élection d'Israël est fondée sur la seule grâce de Dieu.

Et même si le peuple de la première Alliance s'est montré rétif, a multiplié les rebuffades, les iniquités et les trahisons, même si cette histoire d'amour a été singulièrement tumultueuse, l'Eternel a toujours fait preuve de constance alors que ses élus Lui donnaient mille occasions de les abandonner à leur sort et, plus encore, de faire preuve à leur égard de terribles colères.

Force est de constater que l'homme n'a vraiment pas son pareil pour se détourner de Dieu ! Dans son orgueil insondable il s'estime autosuffisant. S'il connaît la richesse et l'opulence, il sacrifiera à Mammon et aux idoles des temples de l'or et de la haute finance. Si en revanche il connaît une accumulation d'épreuves, des revers de fortune ou d'accidents de la vie, il aura tôt fait de désigner un bouc émissaire en la personne de Dieu qu'il trouve singulièrement silencieux et lointain, et ira jusqu'à douter de son existence pour le mieux maudire.

Et malgré tout cela, Dieu pardonne et pardonne encore.

Bien mieux, il s'est approché de nous et s'est manifesté à l'occasion de sa venue en la personne de son Fils. Par le Christ Jésus, Dieu est descendu personnellement sur la terre, et la grâce est désormais indissolublement liée à la personne du Sauveur.

Les conséquences de l'incarnation sont la grâce et la vérité : tout l'amour de Dieu qui donne et pardonne, toute la révélation, connaissance de Dieu, sont en Jésus Christ pour être communiqués aux hommes afin de les retirer des ténèbres. La capacité de don en Jésus est inépuisable, à la mesure de la plénitude de Dieu. La Bonne Nouvelle du Salut est désormais offerte à tous, l'Évangile répand les fruits de la grâce sur l'humanité entière. A nous de répondre à l'appel : « Viens ! Suis-moi ! ».

Il y a deux mille ans, sur les routes de Galilée, entouré d'une poignée de disciples Yeshoua le Nazaréen a marché sur les chemins des hommes. Il a compati aux souffrances de ses frères en humanité, leur a enseigné la vérité, la vie, les a guéris des maux de toutes natures qui leur rongeaient le corps et l'esprit, leur a annoncé la libération de leurs péchés, la joie du Royaume qui est et qui vient, l'espérance qu'ils devaient fonder dans la vie du monde à venir, a jalonné tout son itinéraire ici-bas de signes miraculeux et a posé par des actes et des paroles le message de paix et d'amour qui de génération en génération est venu jusqu'à nous.

Et puis il y a eu la mort infamante sur la Croix comme si l'on avait voulu mettre un point final à ce parcours, bâillonner Dieu en la personne de son Fils, faire disparaître la vérité à tout jamais. En la circonstance, Jésus a tout subi et supporté : les coups, les invectives, le simulacre d'un procès, les humiliations, les crachats, les railleries de la populace et surtout le supplice et l'agonie dans d'atroces souffrances. Tout aurait pu s'arrêter à Gethsémani, mais au troisième jour la vie a été plus forte, la résurrection de notre Seigneur a radicalement bouleversé toutes choses. Il est le premier né d'entre les morts, il reviendra, il l'a promis, il nous faut veiller et prier dans l'attente de sa venue.

SUR LE SALUT

L'Apôtre le dit bien dans sa lettre à Tite : la grâce est source de salut.

Tentons maintenant de cerner cette notion, et commençons par le plus simple : en grec le verbe sauver vient de sain ; il signifie rendre la santé à celui qui l'a perdue, rendre la sécurité à celui que menace un danger, arracher à la mort telle personne sur le point de périr.

Jésus fut très souvent l'auteur de ce salut immédiat et concret et après avoir donné la consigne du silence à ceux qu'il avait ainsi libéré du fardeau de la peur, de la maladie ou de la mort il n'était pas rare qu'il leur dise : « Ta foi t'a guéri ».

Ainsi, le salut est-il une délivrance, une libération mais il n'est pas accession à une vie plus haute, plus spirituelle.

Alors de quoi donc l'homme est-il sauvé ?

Sur ce point l'Évangile use de formulations très variées : l'homme est libéré de ses péchés, de la condamnation, de la perdition, de la colère de Dieu et de la mort.

L'expression « mort au péché » est, reconnaissons-le, largement incompréhensible pour nos contemporains, tout autant que lorsque nous annonçons que nous avons été renouvelés, sauvés graciés à un public d'incroyants. Ce que les gens attendent de la religion, c'est qu'elle apporte une amélioration. Ils ne comprennent pas qu'il s'agit d'autre chose que de devenir meilleur. Et parfois l'Église elle-même se méprend sur ce terrain : elle essaye d'apporter sa pierre au progrès et au changement et, ce faisant elle s'affadit, se vide, manque à sa vocation et au vrai message qu'elle doit dispenser.

Comprenons bien : il ne s'agit pas de progrès mais d'une nouveauté radicale et bouleversante ; c'est pour cela qu'il est question de mort et de résurrection.

Le signe du baptême nous aide à saisir cette réalité : accepter avec humilité la mort du vieil homme qui est en nous en le noyant dans l'eau, ce n'est pas renoncer au mal mais c'est accepter de croire que désormais ce n'est pas ce que nous ferons qui pourra être méritoire aux yeux de Dieu mais l'adhésion à une Parole donnée par Dieu pour toujours qui fera de nous quelqu'un d'autre.

Et c'est tout le contraire de la passivité : la foi, c'est-à-dire la confiance dans l'Alliance que nous recevons de Dieu constitue une formidable dynamique qui nous met en mouvement à mesure qu'elle nous a libérés. Dans la logique du péché, les hommes souhaitent participer à leur salut en multipliant les actions bonnes, c'est cela qui les valorise dans leur ancienne nature, dans leur désir d'amélioration et de changement. Certes, rien ni personne ne nous empêche de multiplier les actions altruistes au service de nos prochains, c'est même un devoir impérieux mais il faut avoir conscience de leur relativité, voire de leur inanité. Ce n'est pas ainsi que l'on « gagne son paradis », en effet nous sommes sauvés par grâce par le moyen de la foi et forts de cette unique assurance nous disons avec reconnaissance : « Seigneur, ta grâce me suffit ».

Accepter de vivre autrement, découvrir qu'il y a une autre justice, c'est accepter la révélation d'un autre monde. Alors on découvre que le nôtre est un monde qui tourne le dos à la vie que Dieu veut et qu'il offre. On découvre également qu'il y a en l'homme et pas seulement chez les non chrétiens, impiété et injustice.

Impiété parce que nous ne réservons pas à Dieu sa juste place ; parce que nous ne tirons pas les conséquences ultimes du signe du baptême qui nous a été donné, parce que nous remettons souvent au lendemain la conversion, c'est-à-dire le bouleversement total de tout notre être pour mettre nos pas dans ceux du Christ, parce que nous préférons sacrifier au monde présent et à ses faux dieux que sont la consommation, l'argent et autres leurres au détriment du seul précieux héritage sur lequel nous pouvons fonder notre vie : l'Évangile.

Injustice, parce que cherchant sans cesse à nous justifier, nous tournons délibérément le dos à la justice que Dieu donne. La sagesse humaine n'est que folie quand elle revendique la maîtrise et la seigneurie absolue sur le monde et sur soi.

La justice de Dieu n'est pas justice répressive à l'image de nos conceptions réductrices elle est toute empreinte de pédagogie et de bienveillance.

Par l'Évangile, l'homme prend conscience qu'il n'est pas justifié, qu'il est donc injuste et partant ne connaît pas la vraie vie. Il se découvre donc pécheur ; c'est d'ailleurs le rôle premier de la prédication chrétienne que d'aider à cette prise de conscience. Ainsi va s'éveiller chez lui une authentique soif de salut, de guérison. Et s'il accepte humblement d'être gracié et pardonné, s'il reconnaît en Dieu le Seigneur et le Sauveur de tous les hommes, alors, tout devient possible.

EN MANIERE DE CONCLUSION

Saül de Tarse, le Pharisien zélé, persécuteur des disciples de Christ sur le chemin de Damas fut un jour mis à bas de sa monture, désarçonné, jeté à terre et après avoir été frappé provisoirement de cécité recouvra la vue et se convertit à l'Évangile.

La clé de ce bouleversement réside dans une rencontre, une irruption dans son existence, celle de la vérité incarnée dans le Christ Jésus.

Paul, fin connaisseur de la Loi, persuadé que son observance stricte serait le plus sûr gage de son salut, tentait d'atteindre un dieu, on pourrait dire un idéal qui n'était que la projection de son désir de connaissance du bien et du mal. Il s'employait à détruire tous ceux qui ne correspondaient pas à cet idéal.

Or Dieu vint à sa rencontre et bouleversa toute son existence. Il l'invita à lâcher prise, à mettre à bas toutes ses fausses certitudes, à découvrir la vraie vie. Et Paul eut foi en Christ, il fit confiance sans la moindre réserve au Sauveur du monde qui par sa mort et sa résurrection manifestait l'infinité bonté de Dieu à l'égard de sa Création.

Tout comme l'Apôtre Paul souvenons-nous de ceci :

« L'être humain que nous étions auparavant a été mis à mort avec le Christ sur la croix, afin que notre nature pécheresse soit détruite et que nous ne soyons plus les esclaves du péché. Car celui qui est mort est libéré du péché.

Si nous sommes morts avec le Christ nous sommes convaincus que nous vivrons aussi avec Lui ».

Que la grâce de Dieu nous soit en aide !

AMEN

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr